



Miséricorde à bras-le-corps Un trio de solitaires par Thierry Beinstingel

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Ils ont en commun de ne pas aller très bien, mais de faire ce qu'ils peuvent. Ils sont trois : «la prof», «la jeune fille», «l'homme». Prétendre qu'ils sont seuls n'est pas conforme à la vérité, pour parler en termes d'aujourd'hui, c'est en tout cas leur ressenti. Ils ont une famille. Disons que le mot «proches» ne convient guère. L'homme, au chômage, finit par accepter ce qu'on lui propose, «agent d'entretien d'une station de pompage isolée» dans un pays étranger. Cinq mois sans voir quiconque, aucun frais, 20 000 euros à la fin. *Il se pourrait qu'un jour je disparaisse sans trace*, le nouveau roman de Thierry Beinstingel (l'auteur de *Retour aux mots sauvages*, *d'Its désertent...*), renvoie au danger qui guette chaque individu s'il n'y a personne pour prendre soin de lui. Le titre vient d'une phrase de Michel Tournier dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. A priori, il concerne l'homme.

L'homme s'organise, comme n'importe quel Robinson qui se respecte. Prisonnier au milieu d'un océan de maïs, il explore son territoire. S'évertue à maîtriser le temps, à ne pas devenir fou. Il a un jour une idée qui l'aide à retrouver un équilibre satisfaisant : à l'aide d'une faux bricolée à partir d'un bout de métal et d'un fer à béton, il dégage les abords du bâtiment, puis déblaie la piste d'atterrissage où un hélicoptère l'a déposé. Disposant d'un stock de peinture, il fabrique aussi un grand pinceau et repeint à neuf la croix blanche de la piste à moitié effacée.

La jeune fille procède de la même manière pour venir en aide au garçon handicapé dont elle s'occupe. L'appartement où il vit – où il survit, sur un matelas nu, parmi les ordures – est un des rares qui restent occupés, l'immeuble va bientôt être démoli. La santé psychique du garçon est à l'image de l'environnement dévasté. Aucune communication possible, jusqu'à ce que la jeune fille, peut-être simplement parce qu'elle vient de tomber amoureuse et distribue un peu de son bonheur autour d'elle, retrousse ses manches. Le garçon y est sensible. Il la regarde. «*Vient le moment de s'en aller, les produits ménagers ont rejoint le seau vidé de toute eau sale. Une odeur de pin et de citron flotte dans la cuisine. Elle éteint la lumière, l'inox de l'évier brille sous la lune qui traverse la pièce.*»

Le monde de Beinstingel, si fraternel, si humain, est en guerre contre la méchanceté pure. La prof, déstabilisée par les insultes d'un excellent élève, doit se mettre en congé. Sur son chemin à elle, la découverte de ce qui est à la fois un centre d'accueil (pour les migrants en tout genre) et un entrepôt. Ici, on a besoin de bénévoles comme elle. Son autorité naturelle, son sens de l'organisation font merveille. On peut aimer ce roman pour son sens des réalités, ses qualités de cœur. Il y a une autre raison, qui tient à l'intrigue, à la construction du livre. C'est si surprenant qu'on s'applique à n'en rien dévoiler. ◆

THIERRY BEINSTINGEL

IL SE POURRAIT QU'UN JOUR

JE DISPARAISSE SANS TRACE

Fayard, 288 pp., 19 € (En librairie le 7 janvier. Paraît au Livre de poche la *Vie prolongée d'Arthur Rimbaud*).